



Roselyne Bachelot

VERDI AMOUREUX

BIOGRAPHIE



« C'est le fils, le mari,
l'amant, le père que
j'ai voulu raconter. »

Flammarion

Extrait de la publication

Roselyne Bachelot

VERDI AMOUREUX

Roselyne Bachelot, amatrice éclairée d'opéra, nous livre une version intimiste de la vie du compositeur de *La Traviata*. Elle n'a pas voulu faire œuvre d'historienne. Ce livre, c'est « son » Verdi. Celui qui chante à ses oreilles, mais surtout, celui qui parle à son cœur.

C'est le fils, le mari, l'amant, le père que Roselyne Bachelot a voulu chercher dans la vie du musicien et dans sa musique, tant sa marginalité, ses inconvenances, ses légèretés le rendent étrangement contemporain et laissent présager des bouleversements qui transformeront en profondeur les rapports amoureux et familiaux.



Femme politique française, Roselyne Bachelot fut notamment ministre de la Santé et des Sports puis de la Solidarité sous la présidence de Nicolas Sarkozy. Elle est aujourd'hui chroniqueuse dans l'émission « Le Grand 8 », diffusée sur D8, et éditorialiste sur i>Télé. Elle collabore également au webzine Forumopera.com.

Pour dire *Verdi amoureux*, il fallait un artiste d'une grande sensibilité musicale. De Nabucco à Falstaff en passant par Rigoletto et Iago, le baryton Jean-Philippe Lafont a démontré que son talent lyrique et dramatique était à la hauteur de l'émotion verdienne.

Flammarion

Verdi amoureux

DU MÊME AUTEUR

Deux femmes au royaume des hommes, en collaboration
avec Geneviève Fraisse, Hachette Littérature, 1999.

Le PACS entre haine et amour, Plon, 1999.

Les maires : fête ou défaite ?, Anne Carrière, 2001.

Le combat est une fête, Robert Laffont, 2006.

À feu et à sang, Flammarion, 2012.

Roselyne Bachelot

Verdi amoureux

Flammarion

© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-3207-2

À Pierre, Florence et Corentin

PRÉFACE

L'existence de Giuseppe Verdi a donné lieu à de nombreuses polémiques et je ne doute pas qu'au travers de mon récit, elles resurgiront : il n'est pas certain que Verdi ait croisé la Strepponi à Lodi, sur la route de Milan, et puis personne n'est sûr de l'épisode du clocher encerclé par les Russes, et puis Ghita n'a peut-être pas étudié à Milan, et puis... et puis...

Mes amis verdiens, musicologues ou historiens, discuteront de mon analyse de sa relation avec Emanuele Muzio ou des maternités de Giuseppina. Je vous entends, mes maîtres ! Si j'ai largement puisé dans vos œuvres pour situer la chronologie et l'irruption des personnages dans la vie du grand Giuseppe, je n'ai pas eu l'outrecuidance de faire œuvre d'historienne. Vous ne trouverez pas de notes de bas de page explicatives, ni de ces renvois savants à des notices qui signalent en caractères microscopiques l'origine de la documentation et des polémiques. Par souci de transparence, j'indique simplement la liste des ouvrages qui ont nourri ma connaissance.

Ce livre, c'est « mon » Verdi, celui que je sens, celui que je ressens en buvant un *espresso* sur la place des Herbes à Vérone alors que mon voisin entonne, repris par la foule qui nous entoure, l'air de Procida dans *Les Vêpres siciliennes*. Ce Verdi que Riccardo Muti brandit face à Berlusconi au Teatro dell' Opera à Rome : *O mia patria, si bella e perduta*, et les choristes qui reprennent, enlacés et perdus de larmes, le *Va pensiero* qui dénonce la politique du Cavaliere en ce jour du cent cinquantième anniversaire de l'unité italienne. Ce sont aussi tous ces enregistrements pieusement conservés et que l'on sait pouvoir retrouver chaque fois que le courage vous manque, la voix de miel de Carlo Bergonzi, ses *fiati rubati* inégalés, cette vaillance et ce mordant de l'attaque qui sauveront toujours Verdi de la mièvrerie. Et les souvenirs de toutes ces maisons d'opéra qui reviennent quand, au détour d'une publicité pour des pâtes ou un jambon, un chœur rabâché jusqu'à la nausée nous procure toujours le même plaisir.

Oui, Verdi fait bien partie du patrimoine de chacun, même des moins férus et des moins ferrés dans l'art lyrique.

Mon Verdi m'a toujours interrogée et même interloquée. Voilà un homme qui se présente apparemment d'une manière impeccable, fils du peuple embourgeoisé par la grâce de son seul mérite, père et mari cruellement affligé, patriote engagé, musicien magique accessible à tous et révélant les trésors raffinés de son art aux plus exigeants, humaniste soucieux de venir en aide aux plus démunis. En creusant sa biographie, on est fasciné par le travail de réécri-

ture et même – osons le mot – d'affabulation auquel se sont livrés le maître, mais aussi nombre de ses proches, à commencer par sa propre mère qui ouvre le feu en mentant sur sa date de naissance !

L'image du père modèle en prend même un sérieux coup, alors que toute son œuvre est traversée par les plus belles démonstrations d'amour filial du répertoire. La magie, la tendresse, la profondeur mais aussi l'ambiguïté du sentiment qui unit un père et sa fille structurent l'œuvre de Giuseppe, d'Abigaille et Nabucco à Aïda et Amonasro en passant par Gilda et Rigoletto.

En idéalisant délibérément son parcours, Verdi a par avance autorisé que je prenne quelques libertés avec l'approche notariale de certaines biographies, il me pardonnera donc. C'est le fils, le mari, l'amant, le père que j'ai voulu chercher dans sa vie et dans sa musique, tant sa marginalité, ses inconvenances, ses légèretés nous le rendent étrangement contemporain et laissent ainsi présager des bouleversements qui transformeront profondément les rapports amoureux et familiaux, bouleversements qui continuent plus que jamais aujourd'hui.

I

Non son tuo figlio ! E chi son io ? Chi dunque ?
(« Je ne suis pas ton fils ! Et qui suis-je ?
Qui donc ? »)

Il Trovatore, acte II, scène I

C'est un garçon ! Un premier enfant, un fils enfin, tant désiré après neuf ans de mariage, comble Carlo Verdi et sa femme. Luigia a vu s'écouler toutes ces années sans pouvoir assouvir son désir de maternité, alors qu'autour d'elle, ses parentes et ses amies enchaînaient les grossesses. Et dire qu'elles vivaient cela comme une fatalité qu'il fallait assumer sans se plaindre quand, elle, Luigia, attendait, rongée par le manque et la culpabilité. Car il en fallait des bras pour faire tourner l'économie rurale de ce duché de Parme où les familles d'une douzaine d'enfants étaient la norme. Les parents évitaient d'ailleurs de s'y attacher tant la mortalité infantile était grande.

Oh, elle n'a pas chômé, Luigia, pendant ces neuf années ! Elle mène tout de front, son métier de fileuse, la tenue de l'auberge familiale, les travaux des champs dans les parcelles attenantes.

Dans ce village des Roncole, l'Osteria Vecchia (« la Vieille Auberge ») est une grosse maison cossue de six pièces qui tranche avec les mesures paysannes qui

l'entourent. Le travail ne manque pas et Carlo est pratiquement toujours absent pour ses activités de commerce. Mais cela ne fait pas peur à la jeune femme. Avec son père, Carlo Uttini, qui tenait auberge, épicerie et agence postale à Saliceto di Cadeo, elle a tout appris des ficelles de la bonne tenue d'un précurseur de nos « multiples ruraux » actuels.

En ce 13 octobre 1813, Luigia est enfin comblée, son petit Giuseppe est là, et la bouche du bébé cherche son sein. Ah non, elle ne confiera pas son petit trésor à une nourrice comme le lui conseillent les matrones du village ! Elle a presque oublié les douleurs de l'accouchement qui l'ont crucifiée jusqu'à ce début de matinée. « Peppino, Peppino », murmure-t-elle, « comme tu es beau »... et la musique éclate sous ses fenêtres pour célébrer son bonheur en une aubade inattendue. La jeune femme se souvient soudain que c'est le jour du mariage de Marcantonio, son jeune beau-frère. Les musiciens qui vont animer la fête sont arrivés et font un raffut d'enfer.

Non, rien ne peut ternir sa joie, si ce n'est peut-être que Carlo ait dû déclarer son fils sous le prénom de Joseph. Il est né français en effet, le génial musicien de l'Italie, puisque les troupes de Napoléon occupent alors le duché de Parme qu'elles ne quitteront qu'en février 1814. Et ce prénom imposé ne plaît pas, mais alors pas du tout dans cette famille qui supporte mal d'être citoyenne du département français du Taro. Il faut dire que nos compatriotes

ont envahi cette Italie qui commençait à décoller économiquement au motif de lui apporter une démocratie introuvable, en fait pour mieux la mettre à sac. Par la suite, Luigia va tout faire pour effacer cette malencontreuse anomalie, allant même jusqu'à assurer à son Peppino qu'il est né un an plus tard, après le départ des Français. Verdi ne découvrit le mensonge de sa mère qu'à soixante-trois ans en demandant à voir son acte de naissance !

Le bébé Giuseppe ne vit pas ses premiers mois dans une terre parmesane apaisée. Les derniers soubresauts de l'épopée napoléonienne transforment le duché en champ de bataille et les troupes de la Sainte-Alliance font la chasse aux Français. La bataille fait rage tout autour des Roncole et les troupes russes arrivent dans le village en mars 1814. Viols, pillages, meurtres terrorisent les populations et les femmes des Roncole se réfugient dans le clocher de l'église San Michele. Luigia a emmitoufflé son fils et pris le passage dérobé qui, du presbytère, l'a conduite au deuxième étage de la tour. « Chut, mon bébé, dors », chuchote-t-elle. Les femmes prient à voix basse et malgré le fracas des armes, Peppino s'est endormi, repu, dans la tiédeur du giron maternel.

Pour le ménage Verdi, n'eût été la joie de cette naissance, suivie d'ailleurs de celle de leur fille Giuseppa Francesca en 1816, la période précédant 1820 fut terrible : les épidémies, en particulier la typhoïde, décimaient les populations et des bandes de soldats perdus rançonnaient, volaient et tuaient. Pour autant, la vie à l'Osteria Vecchia était plus douce que pour

bien de leurs voisins. Le petit garçon grandit au milieu des voyageurs, écoute leurs histoires, chante avec les musiciens de passage. Là où ses petits camarades ne connaissent que taloches, criailleries et corvées, son monde imaginaire se construit.

« Peppino, arrête de rêvasser, le morigène sa mère, débarrasse la table et viens essuyer la vaisselle ! » C'est que chacun doit assurer sa part des tâches, même le pitchoun de quatre ou cinq ans.

Et puis papa Carlo n'est pratiquement jamais là, mais, même si Giuseppe ne l'avouerait pour rien au monde, cela ne lui manque pas. Sans être particulièrement dur, son père n'est pas chaleureux. Il court les routes, miné par des difficultés financières récurrentes et les relances de ses créanciers. Pas de temps pour les démonstrations d'affection.

Les effusions, les attentions, Giuseppe n'en manque pourtant pas. Sa mère, d'abord, mais aussi et surtout le vieux Pietro Baistrocchi, le maître d'école et organiste des Roncole. Il est littéralement tombé amoureux du fils Verdi tout bébé. Il le cajole, l'embrasse, lui chante des berceuses pour l'endormir. Dès l'âge de trois ans, alors que l'enfant ne parle que le patois parmesan, il se met en tête de lui apprendre le latin et l'italien et de l'initier à l'orgue. Nul besoin d'être fin pédagogue, Pietro l'affirme : « Cet enfant est incroyablement doué, et il faut en faire un musicien. »

Il n'est pas le seul à être tombé sous le charme. Giuseppe est timide, réservé, mais il émane de lui un charisme indéfinissable. Ses beaux yeux bleu-gris interrogent sans arrogance. Il reste volontiers à l'écart

des groupes bruyants de ses petits camarades et pourtant, ceux-ci ne lui en tiennent pas rigueur et respectent sa singularité. Il n'est pas marginal, il est libre tout simplement. Dans la société de son temps, sa beauté et sa personnalité détonnent.

Dans cette Italie du début du XIX^e siècle, la musique est partout, dans les auberges, sur les places, dans les salons, mais surtout à l'église. Très tôt, le jeune Verdi sert la messe comme enfant de chœur, il chante, envoûté par la musique sacrée. Tellement envoûté qu'un jour, il oublie de tendre les burettes de vin et d'eau au curé. Et celui-ci le fait valdinguer au pied de l'autel. Giuseppe est furieux et humilié d'être ainsi traité devant les fidèles et lance au prêtre : *Dio t'manda 'na sajetta!* (« Que dieu t'envoie une flèche »), en patois parmesan, une manière de l'époque de l'envoyer au diable... Murmures scandalisés de l'assistance.

Tout cela n'est pas bien grave et n'aurait sans doute laissé aucun souvenir si, quelques années après, la foudre n'était tombée sur l'église ! Les corps calcinés de l'ecclésiastique et des fidèles foudroyés, et même d'un chien et d'une jument, persuadèrent Verdi de la réalité d'une justice immanente, d'autant qu'il aurait dû subir ce sort funeste et mourir avec eux s'il ne s'était attardé avec des amis. Nulle mansuétude alors de sa part puisqu'il traite de misérable le curé qui avait eu l'outrecuidance de l'humilier publiquement. Dater de cet épisode l'anticléricalisme du musicien serait sans doute exagéré, d'autant que ses démêlés avec le clergé croîtront et embelliront.

Cet amour de la musique obsède le petit garçon. « Maman, maman, on joue de l'orgue de Barbarie sur la place ! » trépigne-il. Et Luigia lâche tout pour l'emmener. Devant cette passion dévorante, Carlo et Luigia se décident à lui offrir, alors qu'il a sept ans, une épinette, sorte de clavecin à cordes pincées. C'est une démarche exceptionnelle pour une famille d'un statut social modeste, mais celle-ci est prête à tout pour développer le génie de son rejeton.

Un signe ne trompe pas : quand l'épinette va montrer des signes de fatigue sous les sollicitations de Peppino, Carlo va faire appel à Stefano Cavaletti, un facteur d'orgues très coté qui ne brade pas ses prestations. En faisant jouer Giuseppe, le réparateur va tomber en admiration devant son talent et refuser de facturer son travail. Mais cela est une autre histoire.

Si vous passez par Milan, allez visiter le musée qui jouxte la Scala, vous y verrez l'épinette de l'enfant prodige et vous l'imaginerez dans l'auberge familiale, jouant et composant. « Il était né de ce couple-là... cette réussite de charme et de grâce. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui. Protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ! » La crainte formulée par Saint-Exupéry ne se réalisera pas et Verdi ne fut pas *assassiné*.

À neuf ans, alors que son « second père », Bais-trocchi, est mort, l'enfant est déjà organiste à temps partiel à l'église San Michele Archangelo et gagne même quarante lires par an. Mais ses parents, à juste titre, ne veulent pas le confiner aux Roncole et décident d'envoyer leur fils au Ginnasio, le lycée de

Busseto à cinq kilomètres de là. Ce départ représente un gros sacrifice. Luigia est déchirée de se séparer de cet enfant avec lequel elle entretient un attachement fusionnel. Et puis ses bras vont manquer à l'auberge où son fils donne un coup de main bienvenu. Surtout, tout cela coûte cher et les quarante liras du salaire de Giuseppe ne suffiront pas. Le décès du père de Luigia arrive opportunément et l'héritage passera dans les frais de scolarité et de pension du gamin placé chez le savetier Pugnatta. Car il faut non seulement payer le lycée, mais aussi l'école de musique et cela pèse lourd pour leur modeste bourse.

Voilà notre Peppino parti. Son père a chargé ses affaires, et tout particulièrement l'épinette chérie, sur une carriole pour l'installer à Busseto. La route lui paraît interminable. Et dire qu'il faudra la parcourir à pied tous les dimanches pour assurer le service de l'orgue et même plusieurs fois par semaine lorsqu'il sera titulaire du poste ! L'hiver, il fait ce trajet dans l'obscurité. Peut-on imaginer de nos jours la terreur d'un petit garçon d'une dizaine d'années qui chemine dans l'ombre des arbres, les bruits de la nuit, le froid glacial, la peur de tomber dans les canaux d'irrigation ? Ce qui d'ailleurs arrivera, et il ne doit son salut qu'à une paysanne qui passera par là et entendra ses appels au secours épouvantés. Sans elle, il se noyait.

À Busseto, une autre passion attend Giuseppe et celle-là ne le quittera plus. Il partage son logement avec un jeune garçon de son âge, un fils Michiara, et ce gamin adore le *bel canto*. Il se destine au séminaire

mais sa voix est tellement belle qu'il ne cesse d'être sollicité pour chanter en soliste dans les cérémonies religieuses. C'est à ce moment que l'opéra va débarquer dans la vie de Peppino. Les deux compères font de la musique toute la nuit au grand dam du voisinage et l'on raconte même que des militaires de la caserne voisine, exaspérés, viennent taper contre la porte avec leurs sabres en leur enjoignant de cesser le tapage.

Travail d'organiste aux Roncole, études classiques au lycée, musique, Verdi mène tout de front. À douze ans, il a déjà les caractéristiques physiques de l'homme qu'il va devenir : grand, mince, élancé, avec des yeux magnifiques et une chevelure châtain qui ondule naturellement. Et c'est à ce moment qu'il fait la connaissance d'un drôle de paroissien en la personne de Ferdinando Provesi qui sera en quelque sorte son troisième mentor. Organiste dans une paroisse près de Parme, il a fait deux ans de prison pour avoir piqué la caisse de l'église où il jouait, ce qui ne constitue pas une excellente recommandation. Giuseppe le rencontre comme maître de chapelle à Busseto, mais il est aussi librettiste et compositeur et, à ces titres, il appartient à la Société philharmonique et dirige l'école de musique de la ville où Carlo a inscrit Peppino.

Le charme de Giuseppe agit également sur don Pietro Seletti, un prêtre érudit, féru de littérature grecque et latine, d'histoire et d'astronomie. Il accueille le jeune homme dans son immense bibliothèque, et dans la quiétude silencieuse de ce lieu dédié au savoir, lui distille Cicéron, Pline, Virgile,

Juvénaï... Décidément, tous ceux qui approchent le jeune Parmesan en tombent amoureux.

Pour Verdi, les choses sont moins simples. Tous ces Pygmalion l'épuisent. Pour tout mener de front, il travaille jour et nuit, et rentre plusieurs fois par semaine aux Roncole. Notre adolescent est en plein surmenage et entame une vraie dépression. Seletti, qui caresse secrètement l'idée de le voir entrer au séminaire, le pousse à privilégier ses études au Ginnasio et va ainsi lui permettre de terminer brillamment son cycle secondaire à quatorze ans. Peppino va pouvoir revenir à Provesi et à son amour dévorant de la musique. Il lâche alors son épinette, quelque peu épuisée, pour le piano qui va lui permettre de participer à des concerts dans des maisons huppées.

Mais pour être tout à fait juste, rien de cela n'aurait été possible sans un *deus ex machina* omniprésent, et pour longtemps, dans la vie de notre génie en herbe : Antonio Barezzi. C'est un commerçant, épiciier en gros, distillateur, un bourgeois aisé, mais aussi joueur de flûte, de clarinette et d'ophicléide, l'ancêtre du tuba. Parent éloigné de Carlo Verdi, il a détecté les incroyables dispositions du fils de celui-ci et l'a poussé à l'inscrire au Ginnasio. Il croit en lui, veut l'épauler et le propulser. Commence alors entre Verdi et Barezzi une relation complexe où l'aide du riche commerçant est aussi une façon de mettre l'enfant en cage. Nul doute que le Germont de *La Traviata* lui doit beaucoup. Mais nous n'en sommes pas là...

Pour l'instant, Barezzi l'introduit à la Société philharmonique et Giuseppe compose, compose, compose,

compose. À quinze ans, il a écrit une ouverture pour le *Barbier de Séville* puis un *Stabat mater*. Avant dix-huit ans, il aura écrit des marches pour fanfare, des concertos pour piano, des cantates, toutes sortes de pièces sacrées et profanes qu'il détruira plus tard et dont il ordonnera la disparition pour celles qui ne sont pas en sa possession. Peut-être a-t-il craint alors que ces œuvres de jeunesse n'altèrent la légende qu'il s'était patiemment construite...

Il n'a que treize ans et le prêtre don Seletti a déjà décelé ses dons. Un dimanche, Soncini, l'organiste de l'église Sant'Ignazio de Busseto, est souffrant. À la demande de Seletti, Giuseppe s'installe à l'orgue et, sans rien indiquer, joue une œuvre inconnue devant un auditoire médusé par sa virtuosité. À la question de Seletti sur l'identité du compositeur, le jeune garçon réplique sur le ton de l'évidence : « C'est moi ! » Classique histoire de la vedette qui déclare forfait et dont la doublure jaillit des coulisses pour connaître une gloire soudaine. Ce fut le premier concert de Verdi et son premier triomphe.

Barezzi lui ouvre les portes du foyer familial. Le petit paysan parmesan est ébloui par ce bel intérieur bourgeois. La maison est richement meublée et dans le grand salon trône un magnifique piano à queue. Les beaux rideaux de velours qui remplacent l'hiver les voilages en dentelle créent une ambiance feutrée, accentuée par les boiseries et les fresques. Le commerçant tient là une sorte de cénacle musical où se presse toute la bourgeoisie locale et il veut exhiber son poulain devant les notables mélomanes émer-

veillés tant par le talent du garçon que par celui de découvreur de Barezzi. Celui-ci, en effet, s'est fait une spécialité de dénicher des jeunes gens prometteurs et de se comporter en mécène, bien décidé d'ailleurs à récupérer sa mise par les concerts qui animent sa maison. Mais c'est Giuseppe qui tient la vedette, l'enfant prodige entouré et choyé. Un véritable chœur, constitué par les filles Barezzi, constitue le « fan club » de l'adolescent, et l'aînée de ces quatre demoiselles est une ravissante rousse, Margherita, musicienne et élève du paroissien Ferdinando Provesi. Un garçon également, Giovanni, devient un véritable ami et le restera aux sombres moments de la vie de Verdi.

« Que demander de plus à l'existence ? » soupire Peppino. Un cocon amical qui ne vit que pour la musique, un quatuor de jeunes beautés en adoration devant ce bel adolescent, les triomphes qui se succèdent dans une luxueuse maison et l'encens des louanges qui l'enivrent. Pour couronner le tout, son protecteur lui propose de venir habiter chez lui dans une magnifique chambre du premier étage ! Comment un jeune homme pourrait-il réaliser que tout cela est peut-être excessif et que, en quelque sorte, on lui met le grappin dessus ? Quand on sort de l'Osteria Vecchia des Roncole et que son propre père ne sait comment payer sa pension, on tient à distance de tels scrupules.

Et puis, on rit, on chante, les mains de Ghita – c'est le surnom de Margherita – et de Giuseppe se frôlent quand il lui donne des cours de piano, les regards se troublent et les battements de cœurs

s'accélérent. Vite, vite, quand les parents s'approchent, on s'éloigne l'un de l'autre et nos tourtereaux cacheront leur jeu pendant plusieurs années. À moins que Barezzi n'ait vu leur manège et laissé faire, pas mécontent de piéger un peu plus son protégé... Mais trêve de mauvaises pensées !

Le jeune Verdi devient la coqueluche de la bonne société de Busseto avec une mention spéciale à Giuseppe Demaldè, cousin germain de Mme Barezzi, qui sera le premier biographe du musicien. Décidément, lui aussi tombe sous le charme du talentueux adolescent. Cet homme handicapé joue de la contrebasse, certes, mais surtout professe des idées anticléricales affirmées et se comporte comme un maître libre penseur qui détache Verdi des bondieuseries et de l'influence du clergé. Demaldè est également trésorier du mont-de-piété et d'abondance de Busseto et, s'il ne pratique pas la charité chrétienne, il agit en humaniste éclairé en apportant une aide constante aux pauvres. Et Giuseppe qui, depuis l'épisode humiliant du curé qui l'avait envoyé bouler aux pieds de l'autel, professe haine et mépris pour les gens d'Église, structure avec le contrebassiste contrefait un anticléricalisme résolu et une détermination sans faille à assister les nécessiteux.

C'est muni de tous ces viatiques que Verdi va quitter l'adolescence. Et l'on ne peut s'empêcher d'être saisi par la fresque dessinée par tous les personnages qui ont construit le jeune homme. Du côté des femmes, de fortes personnalités, aimantes, raffinées pour leur époque et leur milieu, Luigia Verdi

et Maria Barezzi. Surtout, quel foisonnement de pères de substitution qui tous veulent emporter une parcelle brillante de leur protégé !

Le père biologique est lointain mais respectueux de l'intégrité de son fils. Il accepte sans rechigner les sacrifices nécessaires à son éducation. Il ne se comporte pas en Léopold Mozart et jamais il n'instrumentalise son prodige de garçon pour sa gloire ou son profit. Mais il a ainsi laissé la place libre à tant de bienfaiteurs : Baistrocchi, Provesi, Barezzi, Seletti, Demaldè et tous ceux qui ont voulu capter un peu de la lumière et du génie de cet enfant introverti aux yeux couleur de mer. Finalement, il y a trop d'hommes dans la vie de Giuseppe, il y manque un père et son œuvre racontera plus tard, de Philippe II à Azucena, cette filiation paternelle inaboutie et cette fusion maternelle incandescente.

Arrêt sur image

On ne connaît de l'enfance du musicien que ce qu'il a bien voulu nous raconter. Il ne ment pas, non, il romance, il enjolive et à la fin de sa vie, il a même dû se persuader que c'était la vérité, alors que les invraisemblances abondent.

Reprenons l'anecdote du clocher des Roncole.

Mais où est Carlo Verdi dans toute cette histoire? Sa jeune femme et son petit garçon sont menacés du pire par les cosaques et lui, il a disparu du paysage... Bizarre. Évidemment, ce tableau idyllique de la mère et de l'enfant est tout à fait touchant et Verdi nous raconte a posteriori une fable émouvante digne d'une madone de Raphaël. Mais tout cela ne tient pas debout.

Quant à cette histoire de date de naissance trafiquée, qui peut y croire? En octobre 1873, quand il écrit à son amie Clara Maffei pour lui annoncer la «stupéfiante découverte» de sa venue au monde en 1813 et non en 1814, il a déjà procédé à l'achat de nombreuses terres et il a dû justifier d'un état civil validé.

Et s'il était bien né en octobre 1814? Alors sa conception daterait de février, précisément quand les troupes russes envahissent les Roncole... Et si le maestro était issu du viol de sa mère par un soldat russe? Hypothèse trou-

blante, mais qui ne colle vraiment pas avec la déclaration à l'état civil de Roncole sous les prénoms de Joseph-Fortunin-François le 12 octobre 1813 et, en 1814, le duché était repassé sous la souveraineté de l'ex-impératrice Marie-Louise et ce faux était impossible. Abandonnons donc cette rocambolesque histoire de viol.

Nos patriotes romantiques ont alors avancé que les parents Verdi avaient fait une fausse déclaration pour que leur fils ne soit pas né français! C'est faire bien de l'honneur à la conscience politique de Carlo et de Luigia et rien dans leur modeste histoire ne permet de les en parer. De nombreux soldats italiens ont servi dans la Grande Armée de Napoléon, comme son oncle Lorenzo Uttini, officier, qui a bercé l'enfance de Giuseppe par les récits de l'épopée des grognards. Nulle francophobie de principe donc aux Roncole. Par ailleurs, aucun leader politique ne proclame à l'époque la vision d'une Italie unifiée et le couple de paysans parmesans souhaite surtout se faire bien voir des autorités quelles qu'elles soient. Dans la continuité de ses parents, Verdi fera au début de sa carrière preuve d'une très grande déférence vis-à-vis des autorités autrichiennes.

Non, ce qui est intéressant dans ce que nous raconte Giuseppe Verdi, c'est la volonté tenace qu'il a déployée tout au long de sa vie pour faire « disparaître » son père de sa légende. L'occulter en le faisant cheminer sur les routes dans sa

fonction de colporteur absent du domicile familial, en se présentant comme un «petit chose» qui ne doit qu'à lui-même sa destinée, en multipliant les pères de substitution auxquels il se réfère, en le chassant plus tard de la propriété où il l'a installé. Finalement, Verdi réécrit la fameuse histoire du petit garçon qui rêve ou craint de ne pas être le fils de celui qui l'a conçu, pour ne pas avoir à reconstituer la scène primitive... Bonjour, docteur Freud!

Autre invraisemblance: le conte créé de toutes pièces par le musicien qui s'est présenté sa vie durant comme issu d'un milieu illettré. La réalité est moins tragique et si Carlo Verdi n'était pas spécialement tendre, il savait lire et écrire dans un duché ou quatre-vingt-dix pour cent de la population était analphabète. Quant à Luigia, elle comptait dans ses ascendants des musiciennes et des professeurs, ce qui était hors du commun, et même un compositeur, un dénommé Francesco Antonio Uttini qui eut son heure de gloire au XVIII^e siècle.

Pour coller à ce conte, Verdi n'aura de cesse de dénigrer Busseto, où ses parents l'envoient poursuivre ses études scolaires et musicales. Certes, c'est un bourg d'un peu plus de deux mille habitants, mais aussi une véritable petite capitale provinciale, riche de son histoire et de son patrimoine. Et dans ce trou perdu, il y a un lycée, une école de musique, une philharmonie,

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000489.N001
Dépôt légal : novembre 2013